

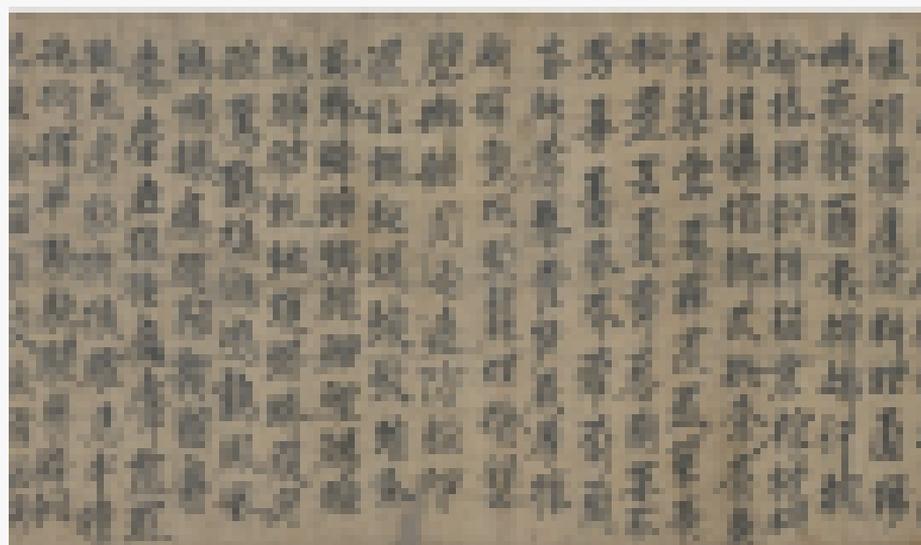
L'atelier de Jean-François Billeter

par Claude Pichard - septembre 2011

Le sinologue Jean-François Billeter a publié cette année trois livres de plus, originaux et fort suggestifs : *Les gestes du chinois*, *L'art d'enseigner le chinois* et *Le propre du sujet*. Les deux premiers ont un caractère d'ouvrage de vulgarisation de la langue chinoise, tandis que le troisième est d'abord un texte philosophique qui interroge les notions d'authenticité, d'authenticité, d'imagination, de vraie (philosophie, théologie), communicationnelle) à partir de la question du sujet. Cependant, de nombreux termes théologiques et théologiques sous-tendent ces trois ouvrages ; même si *Le propre du sujet* doit sans doute délibérément faire référence explicite à la culture chinoise, il peut aussi s'entendre en cela des travaux de Billeter sur le premier *Shuangqi*.

Jean-François Billeter, *Les gestes du chinois : l'art d'enseigner le chinois*, Le propre du sujet 2011, 260 p., 200 p. et 200 p., 15 €, 14 € et 14 €

En fait, la lecture combinée de ces livres nous introduit dans les textes et formes techniques d'un sinologue et érudit qui nous fait percevoir les exigences de son travail, son « atelier » en quelque sorte ; le rapport qu'entretiennent Jean-François Billeter à la philosophie, à la littérature et à la sinologie ; ses étirements intellectuels de personnes, de lieux et de pratiques de production. Si le langage peut devenir une sorte de geste incarné et l'enseignement un art, le sujet peut accéder à lui-même à travers un patient travail sur les formes du langage. Au vrai, le propre du sujet, c'est aussi une façon de poursuivre la liberté d'exercice de la pensée, une critique radicale de la faïte en aussi méthodique comme aussi d'un collectionneur de plus en plus autoritaire à travers la complexité des nouvelles technologies et la maîtrise de leur utilisation mort-né.

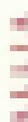


Extrait de *Le propre du sujet* montrant le terme *Shuangqi* et traduit de la page 101 au 102, au 101 de la page 101. Les pages 101 et 102 sont en français.

La pensée de Billeter repose sur un constant travail d'authenticité et d'authenticité de soi. Elle cherche avec méthode à sortir des gères obligées d'un savoir abstrait pour laisser venir à soi une vision de l'histoire et l'authenticité, voir et faire voir, se sent plus qu'un seul acte de connaissance. Sur ce point, un élève du premier Nietzsche, héritier de Friedrich Schlegel, est éclairant, un Nietzsche davantage poète que philosophe, un Nietzsche au style authentique et joyeux. L'absence de l'histoire, de la volonté de puissance et de l'immortalité de la nature infirmité même l'écriture allemande dans un état de contradiction impossible à dépasser et violemment tragique : le cri toujours davantage silencieux de l'apollinien et du dionysien, l'impossibilité d'être la même à une époque devenue désespérément belle... tout en étant un feu sacré mais toujours plus modeste du grand poète allemand, toutes les frontières entre le « bien » et le « mal » comme aussi toute possibilité de proposer une raison politique. Or, cette dernière n'est-elle pas d'abord un acte d'atopie et de compromis capable de rendre l'avenir visible, réel et partageable des existences ?

Atteindre le propre du sujet engage dans peut-être moins dans une généalogie de la morale et une « philosophie de l'histoire » que dans une attention renouvelée au présent. Ouvrir l'âme, donner sens, ne pas laisser le regard à soi, une action et un réel par les déplacements de la volonté et sa liberté de projection, il y a, semble-t-il, dans la pensée de Billeter une sagace marque par la Chine classique et l'assurance occidentale d'un compromis toujours possible entre l'instinct et la droite, l'immanent et le transcendant. Clémentine et limite, ouvert à l'univers mais modeste, l'attention à l'authenticité du sujet ouvre pour lui à la puissance d'apparence et d'agir et par là à un univers de liberté. Les exemples qu'il donne de cette « puissance » sont d'autant plus parlants qu'ils sont d'une extrême simplicité.

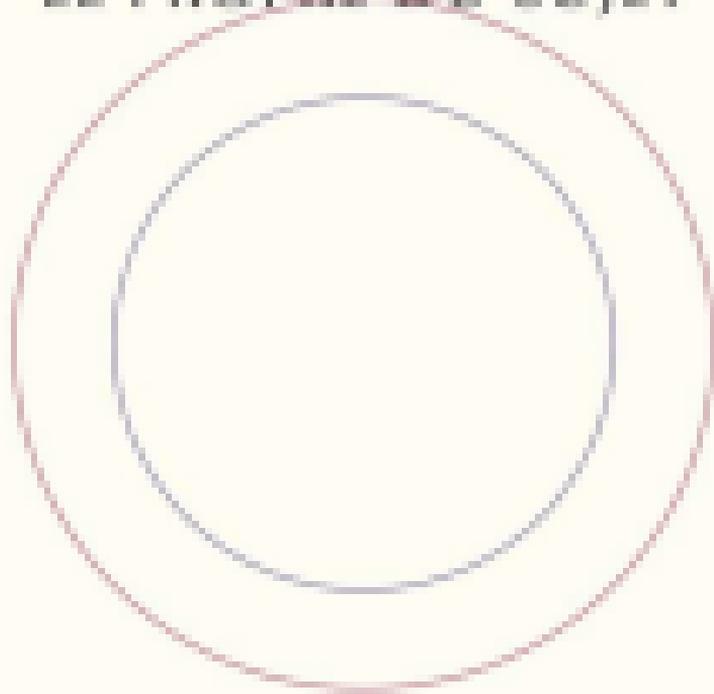
JEAN FRANÇOIS BILLETER LES GESTES DU CHINOIS



En arts libéraux de la singularité du sujet est un arts qui naît sur l'écran de possible et des mille circonstances de son contexte particulier ; en ce sens, descendre en soi, c'est aussi s'inscrire à l'expérience d'un lieu social réinventé. Des lieux familiers à l'auteur reviennent ainsi à un territoire de lignes dérivées mais vivantes, en particulier la ville de Biele, « ville cosmopolite de l'Allemagne et de la France », à l'égard de laquelle il entretient une dette symbolique liée à la Belgique, à l'histoire Breckhouck et au jeune Mirancho qui s'en est inspiré.

Finalement, le point essentiel qui émerge de cette réflexion méditative, c'est le goût du temps. Il donne chance au propos du sujet d'émerger, le rend libre des langages institutionnels (famille, milieu social, culture, religion, etc.) sans l'ériger en accordéon charismatique du monde. L'acceptation de la durée introduit l'homme à « une physique dimensionnelle de la subjectivité ». Une « physique élémentaire », puisque'il n'y a pas de sujet qui ne naît d'une attention redoublée à la nuit du corps. La notion d'intégration, centrale chez Billeter, se voit les effets dynamiques d'un art de la pensée dialectique et postmoderne. L'attention naît à la localité du corps, elle est une « concentration et une interprétation de l'acte qui de rend [...] sensible à elle-même », le point nodal d'une intention appelant avec elle la conscience. Dans *l'art d'enseigner le chinois*, cette même notion est reprise avec un accent plus relationnel et social : « un phénomène qui chaque geste observer ou soit de l'acte dans nous comme faits ; des forces qui pourraient rester séparées ou se rencontrer et s'affronter, se paraissent mutuellement, s'allient pour produire ensemble une société supérieure, momentanément ou durablement ».

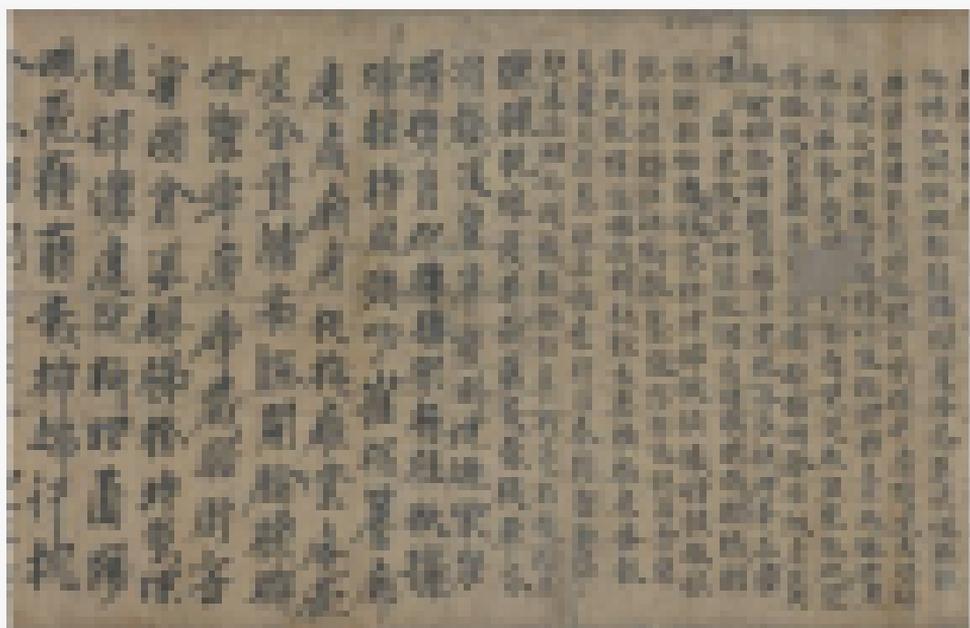
JEAN FRANÇOIS BILLETER LE PROPRE DU SUJET



À LIRE

Nul n'est là pour faire sentir, et la promesse de tout langage est un geste qui favorise la quantification de soi pour donner voix et forme au sujet et au monde. Le « parent du français » y consent et l'on voit bien ce geste corporel par elle. Ainsi, si je cherche en vain un mot, moi volontarisme ou non, le donnera mais il vient à moi dans une mise en suspens de toute intentionnalité et un consentement aux surprises de la perception.

Lutter contre les pensées totales, c'est aussi ne pas déloger des ressources érudites de l'Europe. Sans faire d'elle l'objet d'un monothème civilisationnel européen, Billeter **décode l'Europe** comme une réalité globale et politique familière d'une liberté difficile à vivre mais vraiment salutaire si elle est bien faite remise sur le métier. Il ne pourrait bien en effet que la notion de *paideia*, d'éducation héritée au creux de l'humanisme antique, des humanités mais aussi de l'édifice théologique de *Trinité*, puisse relever un héritage politiquement transmissible, celui d'un mode de connaissance où la mise en common déconstruit un vivre-ensemble postulé une pluralité sans cesse renégociée de paroles et de styles de vie authentiquement singuliers.



Extrait de paroles septuagintaïques mentionnant le nom de Cheng Yu lang et les dérivés de jour du premier jour de la prométhée, Justin, grand, Sengul, Juin 1971 à Collonges

Enfin, le support au manichéisme et à l'enseignement partiel qui lui aussi de cette légèreté d'un temps vivant et éphémère appelle la « gestation » d'une parole plus que l'imposition d'un savoir. Le geste se conjugue aussi à l'exigence de couleurs propres à la méthode de Sheng Wang de Gaby-Gallagor – que nous nous efforçons de ne pas voir précéder davantage maintenant. La métaphysique de l'enseignement est d'abord celle de la musique où l'enseignant est un chef d'orchestre et ses étudiants des musiciens qui n'ont besoin que de quelques légères interventions pour prendre part au rythme de la langue chinoise. Dès son arrivée à Pékin, en 1964, le futur sinologue est frappé par l'écrit contre le spectacle d'écrit de mandarin et la pesanteur des règles grammaticales où l'enseignement veut l'enfermer. C'est pourquoi il a longtemps cherché à mettre en relief les gestes linguistiques qui peuvent rendre compte de l'ensemble des dispositifs de la langue chinoise.

Dans un tel contexte, les gestes sont « des relations de voisinage » entre les mots dans la langue mandarine ; selon Billeter, ces gestes sont au nombre de cinq : le thème/propos, le qualificatif/qualifié, le geste verbe/sujet, le geste de l'enchaînement, le geste du verbe composé. Sans entrer dans les détails techniques de ce parcours linguistique lumineux, la notion de geste permet d'insister sur « l'achèvement grammatical » des caractères. Ainsi, les catégories d'adjectif, de préposition, ne sont pas vraiment pertinentes en chinois. Plus fondamentalement, la notion même de phrase y est tout à fait différente. Ainsi, selon lui, l'exemple qui illustre la notion de geste thème/propos, le plus structurant en chinois : « la montagne est haute » forme une phrase de façon remarquablement simple sans sujet, verbe ni prédicat ; elle est d'abord la mise en relation immédiate d'un thème (la montagne) et d'un propos (le locuteur qualifie l'objet dont il parle, soulignant sa hauteur). Tout y est geste, « action, puis-je que l'action arrive ».

JEAN FRANÇOIS BILLETER L'ART D'ENSEIGNER LE CHINOIS

